

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Mourir
À voix basse de Gilles Archambault

Gabrielle Poulin

Numéro 32, hiver 1983–1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40037ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poulin, G. (1983). Compte rendu de [Mourir : *À voix basse* de Gilles Archambault]. *Lettres québécoises*, (32), 21–22.



par
Gabrielle Poulin

MOURIR

À voix basse,
de Gilles Archambault

Certains oiseaux, c'est bien connu, «se cachent pour mourir». Ces oiseaux chantent leur chant unique pendant qu'ils expirent. Le monde entier s'apaise pour écouter leur voix et Dieu dans son ciel sourit. Ainsi le veut la légende. De ce chant unique, comme de ce souffle ultime, rien ne saurait se perdre. Ils contiennent la source et le secret des best-sellers de tous les temps. Les romanciers «inspirés» ont toujours su écouter, accueillir et rendre d'une façon pathétique les derniers soupirs de leurs héros.

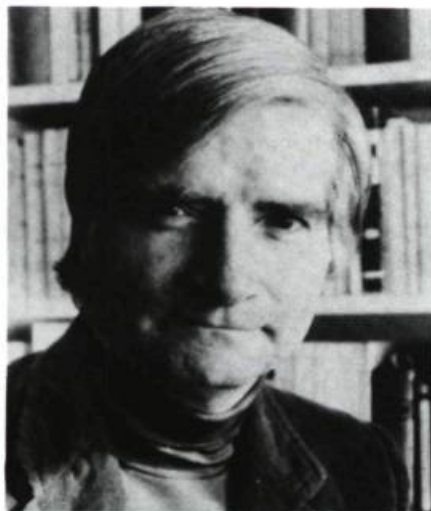
Gilles Archambault, l'auteur d'*Une suprême discrétion*¹ et des *Plaisirs de la mélancolie*²... n'est pas un romancier «inspiré». Depuis toujours les êtres qu'il a choisis d'écouter ont le souffle court. Ils sont enfermés dans des cages. Seuls. La nourriture qu'ils prennent, l'eau qu'ils boivent, les sauts dérisoires qu'ils exécutent devant leur miroir ne sont pas destinés à entretenir la vie en eux, mais plutôt à garder vivant et vigilant le spectre de leur propre mort.

Dans son dernier roman, *À voix basse*³, Gilles Archambault entraîne ses lecteurs vers la cage obsédante dans laquelle se débat (à peine) un homme de cinquante ans qui se relève très mal d'une crise cardiaque. Marc sait que, à un moment donné, il a été mort cliniquement, que dorénavant ses jours lui seront distribués au compte-gouttes, qu'on le considère comme un revenant, un vivant en sursis.

Autour de lui, le monde, inexplicablement, continue de tourner: des hommes et des femmes courent à leur travail et à leurs amours, des enfants naissent, des jeunes gens bougent, des vieillards cultivent des légumes. De temps en temps, une ombre distraite s'attarde devant la cage de l'homme-qui-va-mourir. Celui-ci est seul. Il veut demeurer seul en face

du tout petit miroir suspendu qui lui renvoie de fragiles éclats de lumière et que son souffle parvient à peine à embuer.

En réalité, il reste bien peu de choses des splendeurs artificieuses et artificielles de la vie active à l'homme que ses forces ont abandonné. Sa voix elle-même ne semble plus lui appartenir. À peine le lecteur percevra-t-il, sous le récit contrôlé, presque détaché du narrateur, la voix blanche de celui qui n'ose plus ou ne sait plus dire «je» même quand il monologue. Le recours constant au mode pudique et impersonnel de l'infinitif trahit les efforts d'une pensée qui cherche à subsister au milieu de la désintégration et du désarroi de la matière. «Recommencer pour ne pas traîner derrière soi les vieilles blessures.» Tout se passe comme si la forme de ce roman s'était dissoute et dissipée en même temps que la vie et la mémoire se sont peu à peu vidées de leur contenu. Même le flux de la conscience, qui le plus souvent supporte et emporte la matière du roman moderne, ici s'est affaibli. En dépit des ordres qu'il ne cesse de s'intimer à lui-même: «Se tenir de dire qu'ils se voient peut-être pour la dernière fois. Ne pas troubler inutilement ceux qu'on aime...», le personnage d'Archambault ne parvient pas plus à contrôler sa propre voix qu'à se reprendre en main. Son univers est étroit; ses mouvements et ses paroles, rares et embarrassés; l'air qu'il respire, raréfié. Il se plaint. Il s'ennuie. Il ennuie. La matière de sa vie, ses amours se désagrègent. La cage dans laquelle il s'est enfermé devient peu à peu une cloche de verre sous laquelle le vide s'installe. La voix du moribond ne rend plus aucun écho et ne peut plus atteindre les quelques personnes qui sont encore en contact avec lui.



La détresse de Marc pourtant doit bien être aussi réelle que sa faiblesse. Oui, mais comme elle également, elle demeure inaccessible à ceux qui observent le quinquagénaire à travers l'écran d'un rapport presque clinique. Il faut une oreille attentive et patiente pour écouter jusqu'au bout cette confiance du condamné à mort qui étale ses misères en nourrissant une peur obsessionnelle de s'apitoyer sur lui-même comme de se complaire dans sa détresse. Ainsi que le suggère déjà la photo de la couverture du roman, le personnage d'Archambault s'en va vers une mort inévitable le dos courbé. Ses pas ne laissent pas plus de traces que ceux d'un fantôme. Les vivants se détournent de ce spectre entouré de murs dont la couleur verte criarde proclame l'absurdité des espoirs humains et l'incongruité de toute espérance.

Au pauvre «héros» de *À voix basse*, «déplacé» dans un monde frénétique pour lequel comptent seules la force, l'efficacité et la rentabilité, il ne manque plus, au bout de ce long tunnel des derniers jours, que le coup de pied de l'âne. La mort ne saurait être accueillie gracieusement.

Gilles Archambault



La plus douce, si tant est qu'elle puisse exister, revêt toujours le masque de la violence. À la fin du roman feutré d'Archambault, la violence éclate dans toute son irrationalité. Le pitoyable Marc s'écroule comme un pantin. Si l'on traite ainsi le tendre bois vert...

À quoi serviraient à Marc ses cris et sa révolte. Il n'a pas la force, lui, de «mourir à tue-tête». Archambault lui aussi l'a condamné dès l'origine à porter toute l'angoisse de la vie guettée par la mort. Il l'a pris au piège de son univers lucide et sans complaisance dans lequel le désarroi et l'angoisse se couvrent pudiquement du voile de l'ironie. Ainsi affublé, le pauvre «héros» de *À voix basse* ne saurait attirer ni l'envie ni la pitié. Il est le reflet dont on s'empresse de détourner les yeux, de peur, peut-être, de reconnaître en lui le visage terne et rebutant de sa propre mort. □

1. Gilles Archambault, *Une suprême discrétion*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1963, 158 p.
2. *Les Plaisirs de la mélancolie*, coll. «Prose entière», Montréal, Quinze, 1980, 136 p.
3. *À voix basse*, Montréal, Boréal Express, 1983, 157 p.

Publications

INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE



L'hiver dans la culture québécoise (XVII^e — XIX^e siècles).

Sophie-Laurence Lamontagne

190 pages 11,50 \$



L'imprimé au Québec: aspects historiques (18^e — 20^e siècle).

Yvan Lamonde et al.

371 pages 18,00 \$



Je me souviens. La littérature personnelle au Québec (1860-1980).

Yvan Lamonde
272 pages 17,00 \$



La charpenterie navale à Québec sous le régime français.

Réal Brisson
316 pages 19,50 \$

Ces documents sont disponibles dans toutes les librairies ou à:



Institut québécois de recherche sur la culture
93, rue Saint-Pierre
Québec (Québec)
G1K 4A3
tél.: (418) 643-4695